

Un dimanche à Lost River

Marie-Marthe Fortin-D'Argenson

Number 92, 2016

Bestiaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80570ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortin-D'Argenson, M.-M. (2016). Un dimanche à Lost River. *Brèves littéraires*, (92), 42–43.

MARIE-MARTHE FORTIN D'ARGENSON

UN DIMANCHE À LOST RIVER

Petit bled perdu, au cœur des Laurentides, Lost River a gardé son « côté sauvage », un charme particulier qui séduit au premier abord.

En ce dimanche de juillet, le soleil est à son zénith, sa lumière fauve joue dans les feuilles qui frémissent sous la caresse d'une brise légère et rafraîchissante. La journée s'annonce magnifique. Dans le joli pavillon de la ferme de mon fils et de son épouse, face au lac qui étire sa nappe tranquille un peu plus loin, nous prenons l'apéro tout en jouissant d'un moment privilégié.

Devant nous, occupant toute la pointe, c'est le marigot, un grand champ d'eau piqué d'îlots où les mils d'eau, les iris, les nymphéas, les mousses truffées de canneberges, se disputent la place. Un marais aux eaux grouillantes de vie. Ici, la vie attire le regard et le retient, inspire un bonheur simple et tranquille, difficile à décrire avec des mots. Peut-être commande-t-il seulement le silence ?

Captivés, nous nous taisons, totalement pris par la beauté et l'animation des lieux. Le spectacle qui s'offre à nous est saisissant : un vison, comme un funambule en frêle équilibre sur son fil, court sur un tronc mort et, tout à coup, disparaît sous les eaux, à travers les lunes d'eau qui arborent fièrement leurs têtes blanches au ras de l'onde frémissante.

Puis, le spectacle prend un autre aspect. C'est le grand déploiement aérien de la gent ailée. Deux hérons ouvrent leurs grandes ailes si près de nous que nous en sommes étonnés ; ils sont si farouches d'habitude. Sans se soucier des yeux indiscrets qui les épient, ils se mettent à pêcher dans les grandes touffes d'herbes mouillées,

peuplées de grenouilles et de menu fretin. Le banquet des échassiers, quoi !

Là, où commence l'eau libre, la caravane plumée – une cane et ses canetons – s'émoustille sous nos yeux. On en oublie presque le chant des autres volatiles et le coin-coin des canards domestiques qui, dans leur enclos, doivent envier la grande liberté de leurs congénères jouissant de l'incommensurable beauté des grands espaces.

Plénitude... goût d'infini...

Les bouleaux frissonnent sous le vent doux, le coq de Birmanie, magnifique dans son plumage noir teinté de bleu sombre, s'égosille à nous dire qu'il est le roi de ce paradis reconquis. Mais, dans le clapier, les lapins somnolent... indolents, impassibles à l'agitation du monde.

Comme ce simple petit lac et sa faune ont l'étrange pouvoir d'élever nos âmes, au point d'oublier pour quelques instants la condition humaine, et de nous rapprocher de l'Essentiel devant lequel on se sent humble, mais étrangement en harmonie avec l'univers !